

La matière de la domination de l'altérité: de la colonialité au «coloniallanguage»*

Ana Paula Galdino de Farias **

Résumé

Cet article vise à explorer une série de questions à la lumière du fait que la domination de l'altérité semble être le fil conducteur de l'histoire de nombreux pays et cultures. Cependant, dans aucune autre culture, il n'a été possible d'observer la même voracité et les mêmes effets durables de domination que ceux qui se sont déroulés au sein de la culture européenne, responsable de l'opérationnalisation du processus colonial. Ce constat nous a amenés à établir un dialogue entre les théories politiques - le débat Modernité/Colonialité - et la psychanalyse, afin de répondre aux questions qui se posaient et de pointer les conséquences psychologiques d'un langage violent et cruel, capable de réduire l'autre à un objet jetable - la langue coloniale. Grâce à cette voie, il a été possible de créer un néologisme « langage colonial », afin de mieux dire les effets meurtriers de la colonisation du sujet.

Mots-clés : COLONIALITÉ ; IDEAL ICH ; UNHEIMLICHKEIT ; LANGUAGE.

The matter of the domination of alterity: from coloniality to “coloniallanguage”

Abstract

This article aims to explore a series of questions in light of the fact that the domination of otherness seems to be the common thread in the history of many countries and cultures. However, in no other culture was it possible to observe the same voracity and lasting effects of domination as those that unfolded within the European culture, responsible for operating the colonial process. This finding led us to establish a dialogue between political theories - modernity, coloniality - and psychoanalysis, in order to answer the questions that arose and point to the psychological consequences of a violent and cruel language, capable of reducing the other to a disposable object - the colonial language. Due to this path, it was possible to create a neologism “colonial language”, in order to say better about the deadly effects of the colonization of the subject.

Keywords: COLONIALITY; IDEAL ICH; UNHEIMLICHKEIT; LANGUAGE.

La materia de la dominación de la alteridad: de la Colonialidad a la “colonialengua”

Resumen

Este artículo pretende explorar una serie de interrogantes a la luz de que la dominación de la alteridad parece ser el hilo conductor en la historia de muchos países y culturas. Sin

* Article élaboré à partir d'une recherche de maîtrise dirigée par le Profa. Dr. Betty Bernardo Fuks, dans le Programme en Psychanalyse, Santé et Société - UVA.

** Master en Psychanalyse, Santé et Société par l'Université Veiga de Almeida.
Post-gradué en Théorie, Pratique et Clinique Institutionnelle Psychanalytiques, UVA.
Baccalauréat en Relations Internationales, UFRRJ.
ORCID: <https://orcid.org/0000-0001-8147-8724>
E-mail: annie.farias@yahoo.com.br

embargo, en ninguna otra cultura fue posible observar la misma voracidad y efectos duraderos de dominación que los que se desarrollaron dentro de la cultura europea, responsable de operar el proceso colonial. Este hallazgo nos llevó a establecer un diálogo entre las teorías políticas - el Debate Modernidad/Colonialidad - y el psicoanálisis, con el fin de responder a las preguntas surgidas y señalar las consecuencias psicológicas de un lenguaje violento y cruel, capaz de reducir al otro a un desechable. objeto - la lengua colonial. Por ese camino, fue posible crear un neologismo “colonialengua”, para decir mejor sobre los efectos mortíferos de la colonización del sujeto.

Palabras clave: COLONIALIDAD; *ICH- IDEAL*; *UNHEIMLICHKEIT*; LENGUAJE.

La principale dénonciation présente dans le débat décolonial renvoie aux mécanismes insistants de la colonialité. Ce mécanisme concerne la continuité des effets du processus colonial sans que la violence directe de la colonisation elle-même ne soit nécessaire. Il y a quelque chose qui permet aux effets de la colonisation de se répercuter et de revenir constamment sous de nouvelles formes. En d'autres termes, tout se passe comme si les peuples colonisés pouvaient se recoloniser au fil du temps, reproduisant avec une force croissante les paramètres et les idéaux culturels du colonisateur. Mais comment cela serait-il possible ?

Selon des auteurs tels que Quijano (1992), Grosfoguel (2008) et Dussel (1993), outre toute la séquence de silences et de violences symboliques générée au cours des siècles par le processus colonial, il faut encore noter combien la hiérarchie coloniale conditionnant la logique, il infiltre même la science et la pensée contre-hégémonique. « La colonialité, par conséquent, est encore aujourd'hui le mode de domination le plus général dans le monde, puisque le colonialisme, en tant qu'ordre politique explicite, a été détruit » (QUIJANO, 1992, p. 439). Car le colonisateur est allé bien au-delà de l'alterocide (1) de tout ce qui n'était pas européen – comme déjà dénoncé par des auteurs comme Fanon (2020), Mbembe (2020) et Santos Souza (1983).

Cependant, la structure coloniale du pouvoir a produit des discriminations sociales qui ont ensuite été codées comme « raciales », « ethniques », « anthropologiques » ou « nationales », selon les moments, les agents et les populations concernées. Ces constructions intersubjectives, produit de la domination coloniale par les Européens, étaient même assumées comme des catégories (à prétentions "scientifiques" et "objectives") de signification anhistorique, c'est le cadre à partir duquel opèrent d'autres rapports sociaux, d'un type classiste ou axée sur le statut (QUIJANO, 1992, p. 438).

L'alterocide a des conséquences bien plus amères et profondes que le simple effacement identitaire de toute l'ascendance des cultures colonisées. Et la principale conséquence, et peut-être la plus silencieusement violente d'entre elles, est l'isolement de la science dans le cercle hermétique de l'épistémologie européenne moderne. Cela implique que, fatalement, pour faire de la science, le sujet tombe dans le plus ignoble des produits et pièges coloniaux : la colonialité. En ayant l'axe épistémologique européen comme seul point de départ pour faire de la science, ce sujet finit par s'armer du même combo d'idéaux coloniaux du processus colonial et, ainsi, les effets de la colonisation se renouvellent sans cesse ad eternum avec le statut de science, c'est pourquoi c'est vrai.

La colonialité se caractérise par le fait d'être le prototype de la raison moderne (2) qui, à son tour, s'impose au monde entier comme le seul axe acceptable de la production scientifique. Si l'on considère que la modernité cartésienne est la seule manière possible de faire de la science, même si l'on peut insister sur la production de propositions contre-

hégémoniques, celles-ci seraient encore imprégnées des logiques coloniales de conditionnement hiérarchique.

De même, même si le colonialisme politique a été éliminé, le rapport entre la culture européenne, dite aussi « occidentale », et les autres continue d'être celui de la domination coloniale. Il ne s'agit pas seulement d'une subordination des autres cultures à la culture européenne dans une relation extérieure. Il s'agit d'une colonisation d'autres cultures, même si, sans doute, avec une intensité et une profondeur différentes selon les cas. Elle consiste, dans un premier temps, en une colonisation de l'imaginaire des dominés. C'est-à-dire qu'elle agit dans l'intériorité de cet imaginaire. Dans une certaine mesure, cela fait partie de vous (QUIJANO, 1992, p. 438).

La question qui demeure est pourquoi est-il si difficile de s'en rendre compte dans la vie de tous les jours ? Pourquoi la reproduction des idéaux hégémoniques d'origine coloniale semble-t-elle plus naturelle, comme si elle était donnée ? De quel mécanisme s'agit-il ? Fanon, Mbembe et Santos Souza parlaient déjà de la colonisation de l'imaginaire.

La violence coloniale est telle qu'elle efface tout ce qui n'est pas européen. Cela forge une culture coloniale basée, avant tout, sur la blancheur (3) comme idéal à poursuivre et à atteindre. Ainsi se crée une logique de conditionnement hiérarchique dans laquelle tout et tout le monde tourne autour de l'image et des insignes du colonisateur européen. Il ne reste plus grand chose au sujet colonisé que de porter un masque blanc (FANON, 2020) s'il veut être reconnu dans une société colonisée. Un tel processus est exposé de manière aussi directe que brutale dans ce tableau de la fin du XIXe siècle.



Modesto Brocos – A redenção de Cam [La rédemption de Cam], 1895.

Mais serait-ce tout ? Comment penser une résistance efficace à la Colonialité si on ne sait pas très bien de quelle matière elle est faite ? Que nous disent les auteurs décoloniaux ?

Cependant, trois aspects importants doivent être mentionnés ici : 1) une perspective épistémique décoloniale nécessite un canon de pensée plus large que le canon occidental (y compris le canon occidental de gauche) ; 2) une perspective décoloniale vraiment universelle ne peut pas être fondée sur un universel abstrait (un particulier qui équivaut à un design – ou un design – universel global), mais devrait plutôt être le résultat d'un dialogue critique entre plusieurs projets politiques/éthiques/épistémiques critiques, pointait vers un monde pluriversel et non vers un monde universel ; 3) la décolonisation des savoirs nécessiterait de prendre au sérieux les perspectives/cosmologies/visions des penseurs critiques du Sud, qui pensent avec et à partir de corps et de lieux ethno-raciaux/sexuels subalternisés (GROSFOGUEL, 2008, p. 117).

Un bref voyage à travers les théories post-coloniales et le débat Colonialité/Modernité indique déjà que la matière de la domination est le langage et que le discours qui devient hégémonique a été en gestation pendant des siècles en tant que morale et civilisation. C'est langage simplement parce que c'est un discours, le discours colonial devenu aujourd'hui le discours hégémonique.

La colonisation du quotidien de l'Indien, de l'esclave africain peu après, fut le premier processus « européen » de « modernisation », de civilisation, de « subsumation » (ou d'aliénation) de l'Autre comme « soi » ; mais désormais non plus comme objet d'une praxis guerrière de pure violence (...) mais d'une praxis érotique, pédagogique, culturelle, politique, économique, c'est-à-dire de la domination des corps par le machisme sexuel, de la culture, des types d'œuvres, d'institutions créées par une nouvelle bureaucratie politique, etc. ; C'est le début de la domestication, de la structuration, de la colonisation de la « manière » dont ces peuples vivaient et reproduisaient leur vie humaine (DUSSEL, 1993, p. 51).

C'est l'histoire du monde racontée à travers la perspective coloniale et la hiérarchie. Son vecteur d'institutionnalisation a toujours été la domination par la violence et la privation de reconnaissance de l'humanité des opprimés. Le discours hégémonique a le pouvoir de transformer la barbarie en quelque chose de naturel et d'invisible. Mais comment est-ce possible ? Se pourrait-il que les effets de la colonisation ne se répètent qu'en raison de l'attachement du sujet à l'axe épistémologique européen pour faire de la science, ou existe-t-il un autre mécanisme qui échappe à l'analyse des théoriciens décoloniaux ?

Dans le texte *Mécontentements dans la civilisation*, 1930, Freud affirme que le sujet voit aussi l'autre comme une tentation pour satisfaire sa tendance à l'agressivité, puisque des trois sources de mécontentement - le corps, l'inclémence de la nature et le rapport à l'Autre – c'est précisément dans l'altérité que se trouve la plus grande source.

Le voisin n'est pas, pour lui [le sujet], seulement un collaborateur possible et un objet sexuel, mais est aussi une tentation, chez lui, de satisfaire sa tendance à l'agressivité, d'exploiter sa force de travail sans contrepartie, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, s'appropriant ses biens, l'humiliant, le faisant souffrir, le martyrisant et le tuant. *Homo homini lupus* (FREUD, 1930/2020, p. 363).

Cela est dû au fait que la pulsion d'agressivité est l'une des plus primitives chez les sujets, tout comme la pulsion de domination. Et comme l'inconscient, dépositaire des pulsions, est intemporel, ces pulsions seront présentes chaque fois que les idéaux égoïques du sujet seront harcelés par l'étrangeté de la rencontre avec l'altérité. Cette altérité qui met en échec ce que le sujet a comme idéal propre. Plus précisément

(...) même là où elle [pulsion] surgit sans but sexuel, y compris la fureur de destruction la plus aveugle, on ne peut ignorer que sa satisfaction est liée à une jouissance narcissique [Genuß] extraordinairement élevée, car cette satisfaction montre au Soi l'accomplissement de ses anciens désirs de toute-puissance. Modérée et apprivoisée, inhibée dans son but, pour ainsi dire, la pulsion de destruction des objets, elle doit nécessairement procurer au moi la satisfaction de ses besoins vitaux et la domination de la nature (FREUD, 1930/2020, p. 374).

Poursuivre un idéal hégémonique de culture signifie pour le sujet la garantie d'une reconnaissance et d'un amour dans la société, dans la culture. Dépouillé de tout élément alternatif pour lire la réalité, ne pas atteindre les idéaux culturels hégémoniques ou les voir menacés par un Autre est terrifiant car cela jette ce sujet dans les limbes sociaux, l'impuissance.

Ce motif est facile à découvrir dans son impuissance et sa dépendance à l'égard des autres, et peut être caractérisé au mieux comme la peur [Angst] de la perte de l'amour. S'il perd l'amour de l'autre, dont il est dépendant, alors il perd aussi la protection contre divers types de danger, s'exposant surtout au danger que cette autre superpuissance prouve sa supériorité sous forme de punition (FREUD, 1930/2020, p.378).

Seule la garantie de l'amour de l'autre est capable d'apaiser une partie du malaise généré par la castration subjective.

Si c'est psychiquement structurel, est-ce socialement structurel ? Peut-on penser que tout ce qu'il y a de plus structurel dans la psyché humaine façonne aussi les structures de la culture ? Avec Freud, nous pouvons voir qu'il y a quelque chose qui échappe à la raison et s'infiltre dans la culture, la modernité, la religion, le droit et même la pensée contre-hégémonique.

Freud se posait déjà des questions similaires aux auteurs postcoloniaux et décoloniaux bien avant que ces mouvements théoriques n'existent. Ce qu'il est possible de découvrir avec ces théories politiques, c'est qu'il y a toujours une majorité qui sert l'élite et que les douleurs et les revendications de cette majorité tendent, pour la même raison, à être passées sous silence et effacées de l'histoire.

C'est la nouveauté qu'offre la psychanalyse aux études décoloniales, puisque son analyse part de la réduction de la société à sa cellule minimale de formation : le sujet, qui, contrairement à l'individu guidé par la raison, est clivé. Avec lui, nous avons des outils pour penser l'origine de la domination et nous certifier sur sa matière : la langue. Freud dit en 1921 que c'est précisément le langage qui favorise la cohésion identitaire des masses. Alors nous pouvons déjà conclure beaucoup de choses. L'un d'eux est le manque d'instinct grégaire, comme le supposait Wilfred Trotter, ce qui unit les égaux, c'est le langage. On lit, dans le texte, la position de Freud : « le langage doit son importance à la capacité qu'il a d'assurer la compréhension réciproque dans le troupeau ; elle reposerait largement sur l'identification des individus entre eux » (p.79).

C'est-à-dire qu'il n'y a pas d'instinct grégaire comme vecteur d'union et d'identification des sujets. Le véhicule le plus central et le plus important dans l'identification et la formation des grandes masses est le langage. Il lie les sujets les uns aux autres par les idéaux qu'il contient.

On a ainsi l'impression d'un état dans lequel l'impulsion affective et l'acte intellectuel de l'individu sont trop faibles pour s'imposer, devant attendre le renforcement par la répétition uniforme de la part d'autrui. On rappelle combien ces phénomènes de dépendance font partie de la composition normale de la société humaine, combien on y trouve peu d'originalité et de courage personnel, combien chaque individu est gouverné par les attitudes d'une âme de masse, qui se manifestent comme des particularités raciales, classe, opinion publique, etc. (FREUD, 1916/2021, p. 78).

Il y a quelque chose de la culture qui peut être partagé et transmis par les sujets à des niveaux beaucoup plus profonds que ceux que n'importe quel discours peut infiltrer à un niveau conscient et égoïque. Selon Lacan (1953) « l'inconscient est la partie du discours concret, en tant que transindividuel, qui manque à la disposition du sujet pour rétablir la continuité de son discours conscient » (LACAN, 1953/1998, p. 260). C'est par l'inconscient et les pulsions que ces idéaux tendent à devenir présents dans la vie de tous les jours. Tout ce qui est perçu par le sujet comme une règle donnée, naturelle et même scientifique, tant qu'il ne fait pas l'objet d'une problématisation, commandera la conduite et l'éthique de ce même sujet.

Freud soutient qu'il n'y a pas de relations avec les choses qui ne passent pas par le langage dans le domaine humain. Le langage sera le chemin par lequel les éléments qui engendrent l'identification entre les sujets et le leader passeront par le partage de la certitude de ce leader comme seul miroir idéal du Soi. C'est par le langage que sont véhiculés les tabous et la nécessité de trouver des substituts au totem ou au père royal. C'est aussi à partir du langage que vont s'orienter, voire s'imposer, les éléments qui structurent l'Idéal du Soi d'un sujet donné. La parole du leader – Idéal – commande des individus qui, hypnotisés, s'identifient les uns aux autres, tentent d'exclure ou de détruire ceux qui ne parlent pas la même « langue ». De cette façon, on peut admettre que l'Idéal de Soi, que les sujets s'efforcent tant d'atteindre, est chargé de valeurs coloniales et que leurs représentations tendent à avoir une conséquence fatale si les fondements de la culture occidentale ne sont pas remis en question comme les idéaux sont ceux que ceux-ci génèrent.

Ainsi, le colonialisme a produit, alors, par la force, un prétendu idéal universel qui tend à s'accrocher à l'idéal du moi des sujets, puisque l'idéal du colonisateur pointe vers des signifiants tels que le pouvoir, la civilisation, le vainqueur, le bien et le bien. Il y a toute une construction imaginaire fabriquée par la colonisation à propos de ceux qui méritent d'être aimés et responsabilisés et de ceux qui méritent d'être dépossédés et dominés. La colonisation et la colonialité subséquente imposent aux sujets un idéal à atteindre. C'est-à-dire "(...) ce que l'on peut appeler les formations idéales de l'être humain, ses représentations d'une perfection possible de la personne isolée, du peuple, de l'humanité tout entière, et des exigences qu'elles présentent du fait de ces idées » (FREUD, 1921/2020, p.343).

Une autre question importante que je ne pouvais pas perdre de vue est que « l'inconscient est structuré comme un langage » (LACAN, 1964/1985, p. 27) et une autre est que l'inconscient est le réceptacle intemporel des pulsions. Cela nous amène à l'une des découvertes les plus fascinantes que nous offre la psychanalyse. La découverte que

bien avant l'émergence des théories contre-hégémoniques de l'ampleur du débat décolonial, Freud non seulement critiquait déjà la civilisation moderne, mais y trouvait aussi un discours capable de faire taire et faire taire les sujets dans le sens d'un impératif d'adéquation.

Quel est le problème central de la civilisation européenne moderne selon la plupart des auteurs décoloniaux ? Le fait qu'ils se sont arrogés le seul paramètre de la civilisation et l'ont imposé au monde à travers le projet colonial. Un tel projet sera machiné par l'imposition de quatre axes centraux élevés au rang d'idéaux : le patriarcat, la blancheur, le capitalisme et le christianisme. Ces axes ont également été signalés par Freud. À propos du patriarcat, par exemple, Freud dénonce l'oppression subie par les femmes avant même « Totem et tabou » (1912-1914) et « Le tabou de la virginité » (1918). Dans « Moralité sexuelle culturelle et nervosité moderne » (1908), Freud s'interroge sur les femmes dans la culture. L'auteur dénonce, outre les renoncements nécessaires aux sujets pour entrer dans la culture, la reproduction inéquitable d'impositions qui s'abattent différemment sur chaque groupe de la société. Selon lui, d'une part, il existe des personnes capables de supporter un niveau de renoncement plus élevé que d'autres sans tomber malade et, d'autre part, il existe également un groupe avec de plus grandes possibilités socialement admissibles d'échappatoires aux impositions très rigoureuses de civilisation. Le deuxième groupe serait caractérisé par les hommes. Pour elles, la société avait des échappatoires, alors que pour les femmes, la seule voie possible menait à la maladie.

Souvent, le frère ou la sœur est un pervers sexuel ; la sœur, qui, étant une femme, a l'instinct sexuel le plus faible, est une névrosée, mais ses symptômes expriment les mêmes tendances que les perversions du frère plus sexuellement actif, et en conséquence, dans de nombreuses familles, les hommes sont sains mais immoraux vis-à-vis d'une personne socialement active. degré indésirable, et les femmes sont nobles et raffinées, mais – gravement névrosées (FREUD, 1908/2016, p. 374).

Freud n'était certes pas exempt des influences de l'époque dans laquelle il vivait, mais il a aussi su penser au-delà, notamment en initiant les esprits modernes à des découvertes telles que la bisexualité originelle et la sexualité infantile.

Le fait est que la domination va au-delà de la violence directe. Ces idéaux, dilués dans un langage, auront le pouvoir de s'infiltrer dans le psychisme des sujets colonisés au point de leur faire reproduire la logique qui les opprime parce qu'ils s'identifient à l'opprimeur. Le célèbre axiome de Paulo Freire explique bien le fonctionnement du langage colonial : « quand l'éducation n'est pas libératrice, le rêve de l'opprimé est de devenir l'opprimeur ». Et il occupe une telle place qu'on ne peut pas s'en rendre compte. Nous n'avons pas remarqué que ce discours hégémonique, toujours colonial, est capable d'infiltrer non seulement le droit, mais aussi la science et la pensée contre-hégémonique. Comment cela se passe-t-il ? Nous en sommes conscients à travers le concept de Colonialité. La colonisation et ses effets hypnotiques se glissent dans l'histoire, rééditée sous de nouvelles formes, et se cachent là où on la soupçonne le moins. Les décoloniaux dénoncent que tant qu'on insiste pour avoir l'épistémologie européenne comme seul paramètre pour faire de la science, le charme colonial se perpétue avec son conditionnement hiérarchique.

Ce qui est ici essentiel, c'est le lieu d'énonciation, c'est-à-dire la place géopolitique et corporelle du sujet qui parle. Dans la philosophie et la science occidentales, celui qui parle est toujours caché, dissimulé, effacé de l'analyse. L'« égopolitique de la connaissance » de la philosophie occidentale a toujours privilégié le mythe

d'un « Moi » non situé. Le lieu épistémique ethno-racial/sexuel/genre et le sujet énonciateur sont toujours disjoints. En rompant le lien entre le sujet de l'énonciation et le lieu épistémique ethnico-racial/sexuel/genre, la philosophie et la science occidentales parviennent à générer un mythe sur un vrai savoir universel qui couvre, c'est-à-dire qui ne cache pas seulement ce qui parle aussi comme le lieu épistémique géopolitique et corps-politique des structures coloniales de pouvoir/savoir, à partir duquel le sujet se prononce (GROSFOGUEL, 2008, p. 119).

Ce qui prime sur tout sujet inséré dans la culture, c'est le discours hégémonique, c'est-à-dire un ensemble d'idéaux culturels partagés à l'unanimité et qui, en règle générale, ne le sont que parce qu'ils ne sont pas problématisés. Ils sont perçus par les sujets comme quelque chose de naturel. Comment Freud arrive-t-il à nous en expliquer l'origine ?

Ainsi, au début de la psychanalyse, Freud interroge déjà l'épistémologie médicale de son temps qui fait taire et éjecte les hystériques de la civilisation. Il note que leur symptôme subvertit une moralité dans leur corps qui les mutile en fonction d'idéaux auxquels ils ne peuvent pas s'adapter. On voit avec lui que le processus de domination coloniale est rendu possible parce qu'il va à l'encontre de tout ce qu'il y a de plus structurel dans la psyché humaine. Alors, passons aux découvertes que fait la psychanalyse et qui peuvent nous aider à penser la domination :

Le premier point important est de penser que les instincts de domination et d'agressivité sont originels et donc structurels chez tous les sujets, sans distinction. Il n'y a pas de cultures plus ou moins élevées, comme le montre Freud dans Totem et tabou. Le névrosé moderne porte dans sa psyché les mêmes caractéristiques des peuples originels comme le flirt avec la magie, les rituels et la toute-puissance des pensées. Si les sujets se retrouvent vautrés dans la langue coloniale devenue hégémonique, ils sont limités aux seuls éléments idéaux que cette langue leur a violemment imposés par le processus colonial direct. Le processus colonial les prive de tout élément pour se penser autrement que les idéaux coloniaux. La conséquence en est l'identification des sujets à l'oppresser et l'intolérance de quiconque apporte le trou de cet idéal dans la réalité du corps.

(...) les passions instinctives sont plus fortes que les intérêts sensibles. La culture doit tout mobiliser pour mettre des barrières aux pulsions agressives des êtres humains, pour réprimer leurs manifestations par des formations réactionnelles. D'où donc le recours à des méthodes qui devraient inciter l'être humain à identifier et à nouer des relations amoureuses inhibées par rapport au but, d'où la restriction de la vie sexuelle, et donc aussi le commandement idéal d'aimer son prochain comme soi-même, qui est réellement justifiée par le fait que rien n'est si contraire à la nature humaine originelle (FREUD, 2020, p. 364).

On sait que si le leader qui inspire une messe se réfère à la nostalgie du père, ce qui est en jeu c'est la question de l'impuissance. Le colonisateur (4) répond aussi depuis ce lieu en imposant ses insignes au sujet à dévorer, il le domine dans un sens plus profond. La promesse de pouvoir que le colonisateur offre à ceux qui embrassent le projet colonial a un effet considérable sur les sujets. Le colonisateur domine les corps, les esprits et même l'angoisse du sujet.

Le caractère inquiétant et compulsif de la formation des masses, mis en évidence dans ses phénomènes de suggestion, peut donc être justement fait remonter à son origine depuis la horde primitive. Le chef de masse reste le père primordial redouté, la masse veut toujours être dominée sans restriction, elle a soif d'autorité

extrême, ou, selon les mots de Le Bon, soif de soumission. Le père primitif est l'idéal de masse, qui domine le moi à la place de l'idéal du moi. L'hypnose a le droit d'être décrite comme une masse de deux ; pour la suggestion, il reste la définition de l'être une conviction qui ne repose pas sur la perception et le travail de la pensée, mais sur le lien érotique (FREUD, 1921/2016, p. 92).

La psychanalyse nous montre que la nécessité de décharger les pulsions originelles d'agressivité est structurelle, elle-même liée à l'inconfort extrême que le rapport à l'altérité impose au sujet. Freud, dans *Malaise*, nous rappelle que le bonheur de satisfaire une pulsion primitive est plus grand que tout autre. Mais qu'est-ce qui le pousse ? La plus grande source de malaise se trouve justement dans le rapport à l'autre. Une fois le sujet plongé dans la langue coloniale, cet autre ne peut être décodé dans cette langue à laquelle le sujet se cantonne à lire la réalité et se présente comme *Unheimlichkeit*, comme extimité.

Si c'est vraiment la nature secrète de la nuisance [étrange], alors nous comprenons que l'usage linguistique effectue la transition confortable vers son contraire, la nuisance, puisque cette nuisance n'est vraiment rien de nouveau ou d'étranger, mais quelque chose de familier à la vie mentale depuis le temps. immémorial, qui ne lui a été aliéné que par le processus du refoulement (FREUD, 1919/2021, p. 93)

C'est pourquoi il fait horreur car il dénonce au sujet l'impossibilité qu'il a lui aussi d'atteindre l'idéal. L'étrange est tout ce qui échappe au fantasme du sujet et, par conséquent, n'est pas inscrit dans l'ordre symbolique tenu par le sujet. Si l'étranger de l'altérité est hors de son illusion de contrôle et de domaine, l'image de *l'Unheimlichkeit* porte aussi en elle une accusation de castration du sujet face à cet étranger familier. C'est une rencontre douloureuse avec le miroir. Et nous savons bien ce qui se passe quand quelque chose du sujet est insupportable à sa conscience égoïque : refoulement et projection dans l'altérité. Or, il est essentiel de comprendre qu'il existe un rapport moebien à l'altérité qui conduit, à travers la structure psychique, les sujets à des appréhensions binaires de la réalité. Le mal c'est toujours l'autre. C'est quelque chose de présent depuis la constitution du sujet. D'après Freud

On passe donc du moi-réalité initial, qui distinguait l'intérieur et l'extérieur selon de bons critères objectifs, à un moi-plaisir épuré, qui place l'attribut du plaisir au-dessus de tous les autres. Le monde extérieur se divise pour lui en une partie agréable, qu'il s'est incorporée, et un repos qui lui est étranger. Il a ségrégué une partie intégrante de lui-même, qu'il rejette dans le monde extérieur et qu'il perçoit comme un ennemi. Après cette remise en ordre, la coïncidence des deux polarités est restaurée : Je-sujet – avec plaisir. Monde extérieur – avec déplaisir (avant avec indifférence) (FREUD, 1915/2016, p. 75).

De la même manière que les décoloniaux, qui présentent expressément l'urgence de la nécessité de dépasser la rationalité et la modernité, Freud nous donne des indices sur des éléments extrêmement obscurs et ambigus du droit - au sens juridique - et du discours moderne qui organisent le Europe dans laquelle il a vécu. . Selon lui, « la loi n'est plus l'expression de la volonté d'une petite communauté – caste, couche de la population, tribu –, qui, vis-à-vis d'autres masses, peut-être plus larges, se comporte à nouveau comme un individu violent » (FREUD, 1930/2020, p.345).

Freud précise également dans le texte "Moralité sexuelle culturelle et maladie nerveuse moderne" (1908) que les nombreuses exigences de la culture moderne se heurtent aux exigences économiques de la pulsion dans le psychisme humain et que cela engendre de graves conséquences pour les sujets.

Il est raisonnable de supposer que, sous la domination d'une morale sexuelle culturelle, la santé et l'aptitude à la vie de chaque être humain peuvent être sujettes à des perturbations, et que les dommages causés aux individus par les sacrifices qui leur sont imposés atteignent un tel degré que, dans cette déviation, la finalité culturelle serait également mise en péril (FREUD, 1908/ 2020, p. 65).

Freud fait une autre critique très importante dans Totem et tabou dans laquelle il dissout la prétendue supériorité de la civilisation européenne par rapport aux communautés tribales ancestrales. Il souligne que le maintien de tabous tels que ceux faisant référence à la mort de ces communautés sont beaucoup plus efficaces pour contenir la décharge des pulsions agressives que la raison moderne qui n'a pas pu contenir le processus colonial et les deux guerres mondiales. Freud assimile ainsi les névrosés modernes à ceux que les auteurs contemporains appellent sauvages.

Il semble que, dans notre développement individuel, nous passons tous par une phase correspondant à cet animisme des primitifs, qui n'a pris fin en aucun de nous sans laisser des restes et des traces encore susceptibles de se manifester ; et que tout ce qui paraît aujourd'hui « inconfortable [étrange] » satisfait à la condition de toucher ces restes d'activité animiste de l'âme et de les inciter à se manifester (FREUD, 1919/2021, p. 92).

Un autre important à souligner dans ce contexte est celui qui élabore sur les Weltanschauungen (5), ou cosmovisions, comme l'animisme. Ce sont des visions à travers lesquelles l'humanité s'organise et qui ont une tendance totalitaire parce qu'on les considère comme les porteurs absolus de la vérité. La langue coloniale n'est rien d'autre qu'une cosmovision. Si la pulsion de domination est structurelle chez chaque sujet, il est naturel que les visions du monde séduisent chacun dans une tentative de contrôle sur ce qui est compris comme réalité dans le fantasme subjectif et sur l'Autre qui peut le mettre en danger.

Il ne faut pas supposer que les hommes aient été poussés à créer leur premier système cosmologique par pur avidité spéculative de savoir. Le besoin pratique de soumettre le monde a certainement joué un rôle dans cet effort. C'est pourquoi nous ne sommes pas surpris d'apprendre que, parallèlement à l'animisme, il existe des consignes sur la marche à suivre pour maîtriser les hommes, les choses et les animaux, c'est-à-dire leurs esprits (FREUD, 1912-1913/2016, p. 125).

Les discours sont la matière qui engendre les couleurs et les voix de l'histoire humaine. En pointant l'inséparabilité entre l'individuel et le collectif, Freud ouvre la porte à penser que les choix de positions subjectives de la jouissance s'entremêlent avec des idéaux culturels. Quand on pense à la théorie politique à la lumière de la psychanalyse, on remarque une tendance à ce qu'il y a de plus structurel dans la psyché humaine à s'attacher à ce qu'il y a de plus structurel dans la culture. Parce que l'un semble vraiment représenter le reflet de l'autre. Après tout, il n'est pas possible qu'un sujet existe sans

l'Autre, sans culture. Et vice versa. D'où aussi le malaise de l'altérité, de ce qui est si insupportable au sujet et qu'il ne lui est pas possible de dénouer car cela fait partie de lui!

La colonisation est une entreprise de massification du monde dans laquelle le dirigeant incarne les idéaux de la civilisation européenne que son entourage tente désespérément d'avalier. Nous sommes tous liés à la toile du langage et, par conséquent, il est extrêmement nécessaire que nous nous questionnions toujours sur les matières qui le composent. Il est nécessaire d'affronter la langue coloniale, non pas comme quelque chose qui appartient seulement à un Autre non informé et aliéné, mais comme quelque chose qui est enraciné en chacun de nous.

Se pourrait-il que la civilisation occidentale n'ait pas alors forgé certaines complexités discursives qui permettraient à la pulsion de déborder les régulations sociales ? Freud nous avertissait déjà que « le droit ne peut comprendre les manifestations les plus prudentes et les plus raffinées de l'agressivité humaine » (FREUD, 1930/2021, p. 364). Après tout, « le sentiment de bonheur d'un mouvement pulsionnel sauvage non apprivoisé par le Moi est incomparablement plus intense que la satiété d'une pulsion apprivoisée » (IBDEM, p. 324). Par ailleurs, « l'irrésistibilité aux pulsions perverses, peut-être l'attrait de l'interdit en général, trouve ici une explication économique » (IBDEM, p. 324)

Enfin, qu'est-ce que la langue coloniale ou Colonialingua ? C'est cette entité éthérée mais très forte qui est constituée à la fois par les mécanismes de la Colonialité et par les mécanismes psychiques qui renvoient au Mécontentement du rapport à l'altérité et aux pulsions originelles qui envahissent tout le psychisme subjectif du Soi à l'inconscient. . Peut-être tous ces éléments nous aident-ils à proposer une question supplémentaire : Serait-il possible de penser à une *Weltanschauung* coloniale (5) ?

Notre pari est que le projet colonial promeut un langage bien spécifique qui, tout comme la magie l'est pour l'animisme, permet la conduite et la réédition du projet colonial. Exactement comme dans le concept de Colonialité. On voit qu'une ingénierie inédite de la domination est ici présente et, à l'instar de la magie, génère un enchantement chez les sujets qui y sont soumis, l'aliénation comme servitude pseudo-volontaire.

La langue coloniale est un noyau dur des idéaux ouest-européens qui se sont imposés tout au long du projet colonial et, concomitamment, ont alimenté l'élaboration de la modernité. Les effets et les marques profondes laissés par l'effacement et l'altercide hérités du processus colonial ont permis à ce noyau dur d'être inculqué aux sujets comme des idéaux. Au fil du temps, la langue coloniale est devenue hégémonique et, par conséquent, la vision du monde la plus accessible disponible pour les sujets du monde entier. Colonialingua est la preuve fantomatique que le projet de domination mondiale européenne s'est en fait matérialisé et pourrait prendre racine jusque dans la pensée scientifique.

La langue coloniale est l'axe épistémologique occidental, c'est le cartésianisme, le rationalisme et le principe d'émancipation de la modernité restreinte à l'image de l'homme européen. Mais elle est aussi contenue dans les entrailles du contemporain et de ses idéaux. C'est ce qui parle à travers les sujets, les conditionnant inconsciemment. De cette façon, il est réédité, sans avoir besoin de la violence directe précédente de la colonisation. Cependant, comment chacun de ces auteurs nous aide-t-il dans cette compréhension de ce qu'est la langue coloniale ?

Avec Quijano, nous aurons le concept de colonialité du pouvoir qu'il indique, quelque chose qui revient toujours sous de nouvelles formes. C'est-à-dire que l'effet colonial continue d'agir sur le monde et force la poursuite de la subalternisation, de l'exploitation et du silence des corps selon l'ethnie, la race, le sexe et la classe dans le monde entier. Comme Grosfoguel, l'auteur invite le lecteur à faire usage de l'épistémologie européenne comme seul paradigme de la science, car c'est aussi l'un des

liens les plus diaboliques de la colonialité, capable de saper même les élaborations théoriques contre-hégémoniques. Là encore, dans le champ décolonial, la question de la langue apparaît.

Dans la même veine, Enrique Dussel introduit le concept d'Ego Conquero, ou je conquiers, qui serait contenu dans la figure du conquérant colonial. Il s'agit de la dissimulation de l'Autre comme quelque chose qui doit être conditionné, caché et réduit au silence pour qu'il ne puisse jamais apparaître, comme cela se produit avec l'Unheimlichkeit freudienne.

Avec Dussel, on peut penser comment la domination de la colonisation, d'abord, et de la colonialité, à l'époque contemporaine, s'opère à travers des axes profondément amalgamés ; l'un ne va pas sans l'autre. Ces axes ont été imposés par la force lors du projet colonial et ont été inculqués avec une telle profondeur chez les peuples dominés par les modernes qu'ils sont aujourd'hui subtilement imposés par le discours hégémonique extérieurement renouvelé que, avec les décoloniaux, nous appelons Colonialité. Ce sont : le patriarcat, la blancheur, le capitalisme et le christianisme.

Les discours sont la matière qui engendre les couleurs et les voix de l'histoire humaine. Et ce n'est pas pour rien ! L'histoire elle-même prouve les prémisses principales de la psychanalyse. Il y a toujours quelque chose qui échappe aux normes de la culture et flirte avec l'animosité. Il y a toujours quelque chose de contraire au vrai bien commun qui rampera hors des limites de la Loi par la dissimulation, les déguisements. Exactement comme cela se passe avec les pulsions comme forces constantes qui se déguisent aussi à travers des mécanismes langagiers pour être satisfaites. Était-ce juste une coïncidence ?

Ainsi, la psychanalyse peut effectivement contribuer à la résistance décoloniale comme vecteur de réflexion sur l'origine de ce discours et pourquoi il se répète. Sa répétition ne se fait pas seulement en ayant comme seul paramètre l'épistémologie occidentale ! Sa répétition se fait et se fera toujours à travers la pulsion de mort qui est structurelle chez tout être humain. La psychanalyse est la seule à le signaler !

Bien qu'ayant une origine européenne, il permet de retracer les chemins vers l'origine de l'impulsion coloniale et la formation de son discours, son inculcation aux sujets colonisés et l'incorporation et la reproduction automatiques conséquentes des idéaux apportés par ce discours. C'est avec la psychanalyse que l'on peut comprendre ce processus en le réduisant, dans la société coloniale, à ses cellules minimales de formation, qui sont la psyché du colonisateur et du colonisé. Alors que les décoloniaux font des accusations qu'ils traitent comme un indice possible de l'origine de la répétition caractéristique de la Colonialité, la psychanalyse peut montrer sa véritable origine.

Cette tendance à recréer le monde d'une manière qui plaît au sujet, que Freud indique dans Totem et tabou, tant en parlant de la toute-puissance primitive des pensées que de leur retour dans la névrose, le colonisateur parvient à refléter gigantesquement la réalité, se soumettant et à son projet de monde tout et tout le monde comme un objet. Est-ce parce que le projet se répète ? 1) la colonisation génère des conséquences structurelles qui réorganisent le monde hiérarchiquement selon ses moules et 2) tant la pulsion de domination que la pulsion d'agressivité sont des pulsions originelles ; ils seront toujours présents et la pulsion agit comme une force constante qui ne s'arrête pas tant qu'elle n'est pas satisfaite ; et 3) le rapport à l'Autre, à l'altérité, est la source du plus grand malaise.

Si c'est quelque chose d'aussi gigantesque et d'aussi intime au sujet, comment est-il possible de résister ? Freud et les auteurs décoloniaux nous montrent clairement la voie : chercher de nouveaux paradigmes épistémologiques pour que les idéaux hégémoniques, face à ces nouveaux paradigmes, puissent être questionnés et méconnus. Et on s'implique là-dedans.

En ce qui concerne les autres auteurs, aucun n'apporte de manière aussi magistrale la présentation d'une épistémologie latine, mettant l'accent sur le langage, comme l'a fait Lélia Gonzalez (1984). L'auteur nous fournit une matière première provenant de notre territoire national, le Brésil, afin que nous puissions penser avec plus de matérialité une nouvelle épistémologie pour faire de la science et raconter notre histoire par nous-mêmes.

C'est la proposition d'Edward Said (2015) lorsqu'il traite de l'orientalisme comme invention de l'Occident, il est nécessaire que les détenteurs de l'histoire puissent le raconter pour eux-mêmes, pour leurs perspectives. Ce n'est pas n'importe quelle épistémologie, c'est une épistémologie nationale qui émerge dans la périphérie et la favela, des corps exploités par le système capitaliste de production et de périphérisation, par la vulnérabilité de genre, parmi tant d'autres choses communément étouffées par les cris de l'intrusif violence d'une épistémologie hégémonique, toujours moderne, toujours européenne, toujours patriarcale, toujours blanche, toujours élitiste, toujours uniquement chrétienne.

C'est drôle comme ils se moquent de nous quand on dit qu'on est Framengo. Ils nous traitent d'ignorants en disant que nous parlons mal. Et du coup ils ignorent que la présence de ce r à la place du l n'est rien d'autre que la marque linguistique d'une langue africaine, dans laquelle le l n'existe pas. Après tout, qui est ignorant ? En même temps, ils pensent que le soi-disant discours brésilien est le meilleur, qui coupe les r des infinitifs verbaux, qui condense você en cê, o está en Tá et ainsi de suite. Ils ne se rendent pas compte qu'ils parlent en noir. (GONZALEZ, 1984, p.238).

C'est dans ce contexte que l'auteur introduit le concept de « Pretoguês » comme la voix qui doit être privilégiée par rapport à la voix du colonisateur. Si nous voulons vraiment prendre possession de notre histoire, qui a été volée par le colonisateur et par toute la masse aveugle qui l'a servi et le sert - et nous est continuellement volée sous l'égide de la Colonialité - c'est à cette voix des Pretoguês que nous devrions écouter et nous référer. Avec tes mots:

(...) ce que j'appelle 'pretoguês' et qui n'est rien d'autre qu'une marque de l'africanisation du portugais parlé au Brésil [...], se vérifie facilement, surtout en espagnol de la région des Caraïbes. Le caractère tonal et rythmique des langues africaines apportées au Nouveau Monde, outre l'absence de certaines consonnes (comme l ou r, par exemple), pointent un aspect peu exploré de l'influence noire sur l'histoire- formation culturelle de l'ensemble du continent (et cela sans parler des dialectes « créoles » de la Caraïbe) (GONZALEZ, 1988, p. 70).

De la même manière que les idéaux hégémoniques se transmettent dans la culture à travers la transindividualité de l'inconscient, à laquelle tout sujet est voué, pourquoi ne serait-il pas également possible de transmettre des idéaux et des paradigmes alternatifs ?

Ainsi, on peut conclure que le fondateur de la psychanalyse a écouté l'homme moderne au-delà des idéaux de son temps, c'est-à-dire au-delà des limites fallacieuses du modèle de l'individu du rationalisme.

Il est indéniable que Freud a réussi à dépasser largement les limites théoriques de l'épistémologie moderne, et il l'a fait en se taisant pour écouter ce qui ne convenait pas dans les idéaux de la modernité. Ce qui était le plus révolutionnaire, c'était d'informer qu'il n'était pas nécessaire de s'adapter à ces idéaux, en montrant que, en tant qu'êtres humains, les sujets sont plus complexes que les attentes et les limites de la société moderne. Il s'est rendu compte que les sujets de son temps étaient malades à cause de la répression moraliste excessive de la culture moderne et que ces sujets se sacrifiaient pour essayer de s'adapter aux idéaux de cette société.

Freud a eu le courage de contempler le trou que l'assomption du symptôme a fait dans le discours moderne. Il s'est rendu compte que le symptôme était la possible résistance de ces sujets. Et il nous a donné des astuces pour résister aux altericides modernes au-delà du symptôme. L'écoute freudienne subvertit la logique du langage colonial. Elle offre ainsi aux sujets la possibilité de la subvertir également. Puisque nous sommes exposés au discours hégémonique lorsque nous entrons dans la culture guidés par la voix de l'Autre qui nous constitue, nous ne pouvons que suivre le conseil qu'il reprend dans le roman de Goethe : Ce que tu as hérité de tes parents, conquiers-le pour que tu le possèdes ce. Faites quelque chose de nouveau ! Subvertissez-le !

Et nous, que faisons-nous du lieu d'où nous parlons et de notre responsabilité commune de sujets traversés par la langue hégémonique, c'est-à-dire par la langue coloniale ? Parlons-nous pour elle ou sommes-nous un peu plus attentifs à observer l'origine de nos discours et comment ils conditionnent notre compréhension de la réalité ? Ce que toutes les théories présentées ici soulignent précisément, c'est l'importance de s'intéresser de près au degré d'agency que les sujets ont dans la reproduction du discours hégémonique. Les opprimés ne sont pas exonérés de responsabilité précisément parce que, même si inconsciemment, le discours qui les opprime est reproduit, c'est parce qu'ils s'identifient à l'opprimeur. Grâce aux théories politiques, nous savons que l'éducation et la littérature politique sont fondamentales pour que les sujets aient accès à des éléments pour se penser au-delà des idéaux hégémoniques.

Mais grâce à la psychanalyse, nous voyons que la responsabilité du sujet va au-delà de la poursuite de l'alphabétisation politique, raciale et de genre. La psychanalyse nous invite à affronter le mal dont nous nous plaignons devant le miroir et à reconnaître que nous sommes traversés par lui. Si le discours hégémonique est le premier qui nous vient lors de notre constitution subjective, il faut comprendre que le colonisateur, le sexiste, le capitaliste, le raciste, l'antisémite n'est pas dans l'Autre sans culture politique. Ils sont tous sur nous ! Et ne pas le reconnaître, c'est leur donner de l'espace pour se manifester de manière perfide et silencieuse. Ne pas voir que le mal est en nous revient à le laisser jouir par notre inattention et notre arrogance.

La résistance commence par une bataille interne, c'est nous contre nous-mêmes. La résistance commence par le courage d'affronter les signifiants qui ternissent notre miroir égoïque. Si pour soigner une maladie il faut la rechercher et l'affronter par un diagnostic, pourquoi s'acharner à cacher la pourriture qui pulse en nous et à la projeter uniquement sur l'autre ? Serait-ce à cause de la névrose ? Je voudrais terminer en paraphrasant le grand maître, celui qui se taisait pour écouter les sujets mis à l'écart : En tant que sujets politiquement alphabétisés ou non, dans la position sociale dans laquelle nous nous trouvons, dans le corps que nous avons, et quelle que soit notre ascendance, quelle est notre responsabilité dans le chaos politique dont nous nous plaignons ? On ne peut, en revanche, nier l'existence de structures de pouvoir dans la culture et le fait que cette lutte est inégale et que pour une immense couche de la population elle est aussi rejointe par la lutte pour la survie. Cependant, la langue coloniale se solidifie-t-elle chaque fois qu'un sujet insiste pour ne pas s'avouer traversé par elle ?

Références

Berdino-Costa; Maldonado-Torres, N.; Grosfoguel, R. (2018) *Decolonialidade e pensamento afrodiaspórico*. São Paulo: Autêntica.

Bordieu, P. (2020) *A dominação masculina: a condição feminina e a violência simbólica*. Rio de Janeiro: Bertrand Brasil.

- Césaire, A. (2008). *Discurso sobre o colonialismo*. São Paulo: Editora Veneta.
- Dussel, E.(1993). *1492, O encobrimento do Outro: A origem do mito da modernidade*. Petrópolis, RJ: Vozes.
- Fanon, F. (2020) *Peles negras, máscaras brancas*. São Paulo: Ubu Editora.
- Fanon, F. (2004) *The wretched of the Earth*. New York: Grove Press.
- Freud S. (2015). Introdução ao Narcisismo. In: *Obras Completas Volume 12: Introdução ao Narcisismo, Ensaio de Metapsicologia e Outros Textos (1914-1916)*. Tradução: Paulo César Souza. São Paulo: Companhia das Letras.
- Freud, S. (2016). O Eu e o Id. In: *Obras Completas Volume 16: O Eu e o Id, “Autobiografia” e Outros Textos (1923-1925)*. Tradução: Paulo César Souza. São Paulo: Companhia das Letras.
- Freud, S. (2016). Além do princípio do prazer: In: *Obras Completas Volume 14: História de uma neurose infantil (“o homem dos lobos”), além do princípio do prazer e outros textos (1917-1920)*. Tradução: Paulo César Souza. São Paulo: Companhia das Letras.
- Freud, S. (2020). Cultura, Sociedade, Religião: O Mal-estar na cultura e outros escritos. In: *Obras Incompletas de Sigmund Freud*. São Paulo: Editora Autêntica.
- Freud, S. (2018). Moisés e o monoteísmo. In: *Obras Completas Volume 19: Moisés e o monoteísmo, compêndio da psicanálise e outros textos (1937-1939)*. Tradução Paulo César Souza. – São Paulo: Companhia das letras.
- Freud, S. (2015). Moral sexual “cultural” e o nervosismo moderno. In: *Obras completas Volume 8: O Delírio de Gradiva ,Gradiva, análise de uma fobia de um garoto de cinco anos e outros textos (1906-1909)*. Tradução Paulo César Souza . São Paulo: Companhia das letras.
- Freud, S. (2016). O futuro de uma ilusão. In: *Obras Completas Volume 17: Inibição, sintoma e angústia, o futuro de uma ilusão e outros textos (1926-1929)*. Tradução Paulo César Souza. – São Paulo: Companhia das letras.
- Freud, S. (2021). *O Incômodo: Das Unheimlich (1919)*. Tradução de Paulo Sérgio de Souza Jr. São Paulo: Editora Edgard Blücher.
- Freud, S. (2017). O mal-estar na civilização. In: *Obras Completas Volume 18: O mal estarmal-estar na civilização, novascivilização, novas conferências introdutórias à psicanálise e outros textos (1930-1936)*. Tradução Paulo César Souza. – São Paulo: Companhia das letras.
- Freud, S. (1977). Projeto para uma psicologia científica. In: *Edição Standart brasileira das obras psicológicas completas de Sigmund Freud*. Publicações pré-psicanalíticas e esboços inéditos (1886-1899). Rio de Janeiro: Imago.
- Freud, S. (2016). Psicologia das massas e análise do eu. In: *Obras Completas Volume 15: Psicologia das massas e análise do Eu e outros textos (1920-1923)*. Tradução: Paulo César Souza. São Paulo: Companhia das letras.
- Freud, S. (2016). Totem e Tabu. In: *Obras Completas Volume 11: Totem e Tabu, contribuição à história do movimento psicanalítico e outros textos (1912-1914)*. Tradução Paulo César Souza. – São Paulo: Companhia das letras
- Freud, S. (2015). Três ensaios sobre a teoria da sexualidade. In: *Obras completas Volume 6: Três ensaios sobre a teoria da sexualidade, análise fragmentária de uma histeria (“o caso Dora”) e outros textos*. Tradução Paulo César Souza São Paulo: Companhia das letras.

Freud, S. (2015). Observações psicanalíticas sobre um caso de paranoia relatado em autobiografia (“o caso Schreber”). In: *Obras completas - volume 10: S. Observações psicanalíticas sobre um caso de paranoia relatado em autobiografia (“o caso Schreber”), artigos sobre técnica e outros textos (1911-1913)*. Tradução: Paulo César Souza. São Paulo: Companhia das letras.

Fuks, B. (2000). *Freud e a judeidade: a vocação para o exílio*. Rio de Janeiro: Jorge Zahar editor.

Fuks, B. Jaques, A. A. B. (2014). A pulsão de destruição e seus destinos. In: *Clínica e estrutura*. Org. Nadiá Paulo Ferreira e Julia Cristina Tosto Leite. Rio de Janeiro: Contra Capa.

Fuks, B. (2014). *O homem Moisés e a religião monoteísta – Três ensaios: O desvelar de um assassinato*. Rio de Janeiro: Civilização Brasileira.

Gonzalez, L. (1988). A categoria político-cultural de amefricanidade. In: *Tempo Brasileiro*. Rio de Janeiro, Nº. 92/93 (jan./jun.) p. 69-82, 1988.

Gonzalez, L. (1984). Racismo e sexismo na cultura brasileira. In: *Revista Ciências Sociais Hoje*, Anpocs, 1984, p. 223-244

Gonzalez, L.(2021). *Por um feminismo afro latino americano*. Rio de Janeiro: Zahar.

Grosfoguel, R. (2008) Para descolonizar os estudos de economia política e os estudos pós-coloniais: Transmodernidade, pensamento de fronteira e Colonialidade global., *Revista Crítica de Ciências Sociais* [Online], 80 | 2008, posto online no dia 01 outubro2012.URL:<http://journals.openedition.org/rccs/697> DOI:<https://doi.org/10.4000/rccs.697>.

Lacan, J. (1998). Função e campo da fala e da linguagem na psicanálise. Relatório do Congresso de Roma, realizado no *Istituto di Psicologia della Università di Roma* em 26 e 27 de setembro de 1953. (Originalmente publicado em 1966). In: *Escritos*. Rio de Janeiro: Zahar Editor.

Lacan, J. (2005). *O Seminário: livro 10. A angústia*. (Originalmente publicado em 1962-1963). Rio de Janeiro: Zahar.

Mbembe, (2018). *A. Crítica da Razão Negra*. São Paulo: n-1 edições.

Mbembe, A. (2020a). *Políticas da Inimizade*. São Paulo: n-1 edições.

Mbembe, A. (2020b). *Necropolítica: Biopoder, soberania, estado de exceção, política da morte*. São Paulo: n-1 edições=.

Memmi, A. (1968). *L’homme dominé: le noir - le colonisé - prolétaire - le juif - la femme - le domestique - le racisme*. Paris : Éditions Gallimard.

Memmi, A. (2007). *O retrato do colonizado*. Rio de Janeiro: Civilização brasileira.

Quijano, Aníbal. (1992). Colonialidad y Modernidad-razionalidad. In: BONILLO, Heraclio (comp.). *Los conquistados*. Bogotá: Tercer Mundo Ediciones; FLACSO, pp. 437-449. Tradução de Wanderson flor do nascimento.

Said, E. (2015). *O orientalismo: o oriente como invenção do Ocidente*. São Paulo: Companhia das Letras.

Scapini, M. A. (2019). *Derrida, desconstrução e democracia por vir*. Por uma crítica da violência para além do medo. Porto Alegre: Editora Zouk.

Segato, Rita. (2021). *Crítica da Colonialidade em oito ensaios: e uma antropologia por demanda*. Rio de Janeiro: Editora Bazar do Tempo.

Souza, N. S. (1983). *Tornar-se negro*. Rio de Janeiro: Edições Graal.

Notes:

- (1) Terme utilisé par Achille Mbembe dans *Critiques of Black Reason* (2020).
- (2) La psychanalyse, en présentant l'inconscient, nous présente immédiatement le questionnement de la raison humaine. Si la majeure partie de la psyché humaine est inconsciente, Freud finit par considérer la raison moderne comme une erreur.
- (3) Terme utilisé par Lia Vainer Schucman dans le livre *Entre le sale, le blanc et le très blanc : blancheur, hiérarchie et pouvoir dans la ville de São Paulo*.
- (4) En portugais « Coloniza-dor », c'est un mélange parmi les mots 'colonisateur' et 'douleur' ; en français ça pourrait être « Colonisa-douleur ». Néologisme pensé à partir des lectures des auteurs de la théorie décoloniale à la lumière de la psychanalyse. On note que la colonisation a été un processus violent et profond dans lequel même la foi et l'angoisse des sujets colonisés ont été domestiquées, effacées, colonisées. Le colonisateur a su apprivoiser et faire taire la douleur des sujets colonisés. Face à cela, nous avons choisi d'utiliser le mot « colonisateur » pour désigner la profondeur des effets d'effacement et de domination de l'Autre.
- (5) Des « visions du monde » allemandes.

Citação/Citation: Faria, A. P. G. (2022) A matéria da dominação da alteridade: da Colonialidade à “colonialíngua”. *Trivium: Estudos Interdisciplinares* (Ano XIV, no. 2.), pp. 118-134.

Recebido: dezembro de 2021
Aprovado: janeiro de 2022